

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 16 (2011)

Artikel: Du traumascape au touristscape : regards croisés sur Vukovar et Sarajevo

Autor: Naef, Patrick

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DU *TRAUMASCAPE* AU *TOURISTSCAPE*

REGARDS CROISÉS SUR VUKOVAR ET SARAJEVO

Mots-clés: Tourisme · Guerre · Patrimoine · Sarajevo · Vukovar · Balkans

Patrick Naef

Cet article présente une recherche en cours sur la reconversion de sites traumatisés par un conflit récent, à savoir la guerre qui a embrasé la région des Balkans dans les années 1990, et plus particulièrement sur la mise en tourisme de ce qui est devenu après la guerre un patrimoine sensible. Je limiterai mon propos à certains objets considérés comme des «attractions» principales de tours spécifiquement orientés sur la visite des stigmates de ce qui est communément appelée la guerre des Balkans. Ceux-ci, souvent désignés comme des «war tours», sont proposés à Vukovar, une ville secondaire de Slavonie en Croatie orientale, ainsi qu'à Sarajevo, la capitale de la Bosnie-Herzégovine. Les sites analysés à travers cette recherche sont des éléments marquants et constitutifs de lieux définis par Maria Tumarkin (2005) selon le concept de *traumascapes*. Suivant cette idée, mon étude s'attache à observer la manière dont ces *traumascapes* prennent aussi la forme de *touristscapes*. Je commencerai par présenter les critères qui ont guidé le choix de mes études de cas en exposant le contexte de mon terrain. Je m'intéresserai ensuite de plus près à différents «war tours» et aux sites qui sont mis en avant à travers cette pratique touristique. Je conclurai par un approfondissement théorique des enjeux issus de cette problématique en proposant un bref tour d'horizon de la littérature liée à ce champ de recherche émergent. Il importe de poser un regard critique sur les études existantes, principalement limitées au domaine de l'hôtellerie et de la gestion essentiellement économique du tourisme, et souvent dominées par des méthodes quantitatives.

Un élargissement de la recherche à travers une approche plus qualitative et par l'association de domaines tels que la géographie ou encore l'anthropologie semble essentiel dans le cadre de cette réflexion.

Il convient avant tout de mettre en lumière le caractère dynamique de la notion de patrimoine, et ce d'autant plus quand celui-ci est directement lié à un conflit. Dans ce sens, Gregory Ashworth (2007: 187) insiste sur sa dimension contemporaine, affirmant que:

«Heritage is not an artefact or site associated with past times, conditions, events or personalities. It is a process that uses sites, objects, and human traits and patterns of behaviours as vehicles for the transmission of ideas in order to satisfy various contemporary needs.»

Ainsi, le patrimoine doit être appréhendé non comme un ensemble d'éléments transmis tels quels du passé au présent, mais plutôt comme une création permanente visant à répondre à des besoins contemporains, tels que le développement du tourisme ou encore la reconstruction d'une image détériorée par une guerre. A l'heure où des touristes – locaux et étrangers – reviennent pour visiter la région et les stigmates de la guerre, la reconversion et la mise en tourisme de ces *traumascapes* soulèvent de nombreux questionnements au sujet de l'interprétation et de la représentation d'un trauma collectif, mais aussi en termes de développement territorial

et économique, ou encore de réconciliation et de cohésion sociale. Pourquoi certains sites sont-ils réhabilités ou «touristifiés» alors que d'autres ne le sont pas? Le tourisme peut-il être un moyen de réconciliation entre des communautés divisées? Peut-il être un vecteur d'expression pour des voix silencieuses, ou au contraire la mise en tourisme d'éléments traumatisques vise-t-elle à servir le pouvoir en place? Finalement, en situant un trauma, comme une guerre dans un secteur pouvant être proche de celui des loisirs, ne risque-t-on pas de le déconnecter de son histoire traumatique?

Après une période de terrain exploratoire réalisée dans différents pays ayant connu un passé traumatique¹, le choix des études de cas s'est porté sur deux villes: Sarajevo et Vukovar. Les critères principaux qui ont déterminé ce choix peuvent être résumés ainsi: premièrement, elles ont toutes deux subi un siège² plus ou moins long lors de la guerre des Balkans, où assiégés et assiégeants ne disposaient pas du tout des mêmes moyens de lutte. Ceci peut être déterminant dans l'interprétation du conflit, par exemple en termes d'agression et de victimisation, le combat m'ayant souvent été présenté comme celui de David contre Goliath. Deuxièmement, ces deux villes sont totalement divisées, que ce soit de manière institutionnelle dans le cas de Sarajevo – suite à la partition de la Bosnie-Herzégovine en deux entités distinctes: la République Serbe et la Fédération de Bosnie-Herzégovine – et de manière plus informelle dans le cas de Vukovar où les communautés serbes et croates vivent en vase clos. Cette constatation, confirmée par tous mes interlocuteurs sur le terrain, peut être entre autres illustrée par le fait que les écoliers serbes et croates suivent une éducation totalement distincte en se rendant dans les mêmes écoles mais à des horaires différents. Cette fracture politique et sociale résultant de la guerre est maintenant source de nombreux blocages dans la réalisation de projets, qu'ils soient liés ou non à la reconversion du patrimoine ou au développement du tourisme. Troisièmement, ces deux sites ont connu un rayonnement international durant le conflit grâce à des médias comme CNN ou Euronews, et aussi dû à certaines productions cinématographiques internationales³ qui ont projeté ces deux villes sur la scène globale, générant ainsi un imaginaire particulier pour de potentiels visiteurs étrangers. Finalement, ces deux villes connaissent l'élosion de ce que je choisis de considérer comme du tourisme de guerre (*war tourism*) à travers ce

que la plupart des acteurs liés au secteur touristique, ainsi que de nombreux médias qualifient de «war tours»: le *Mission Impossible Tour* et le *Times of Misfortune Tour* à Sarajevo et le *Soldier's Trail Tour* à Vukovar.

DU SIÈGE AU TOURISME

Après ces considérations liées au choix de mes études de cas et avant de s'intéresser plus en détails à la mise en tourisme de ces sites marqués par la guerre, il convient de revenir brièvement sur la notion de *Traumascape*, que Maria Tumarkin (2005: 12) décrit comme une catégorie distincte de lieux transformés physiquement et psychiquement par un trauma: «*traumascape* become much more than physical settings of tragedies: They emerge as spaces where events are experienced and re-experienced across time». Ainsi, un trauma, qu'il soit lié à une guerre, une catastrophe naturelle ou encore une attaque terroriste, n'est pas simplement contenu dans un lieu ou un événement, mais dans la façon dont cet événement et ce lieu sont vécus, interprétés et représentés à travers le temps. Le tourisme peut donc devenir un vecteur d'expérience et d'interprétation du trauma et du lieu qui lui est associé. La ville de Sarajevo figure d'ailleurs parmi les sept exemples que Tumarkin utilise pour illustrer le concept de *traumascape* dans son ouvrage pionnier. Pour ma part, je prends le parti d'identifier certains sites marquants et de les présenter comme des éléments incontournables des *traumascape*s que constituent Vukovar et Sarajevo. Ces deux villes sont toujours à l'heure actuelle dans un processus de reconstruction et le tourisme s'y développe modérément. Les visiteurs étrangers ont commencé à se rendre dès l'année 2005 de manière significative à Sarajevo, une ville qui possédait déjà un potentiel touristique indéniable avant la guerre. Vukovar, qui ne faisait pas partie du circuit touristique avant les années 1990, voit l'élosion d'une forme de tourisme spécifiquement lié à son histoire guerrière. Il semble donc qu'à travers la mise en tourisme de certains éléments rendus emblématiques par la guerre, ces *Traumascape*s tendent à prendre aussi des caractéristiques de *touristscapes*, le tourisme devenant ainsi un des modes d'expérimentation et d'interprétation du trauma associé à ces villes. Il convient maintenant de revenir un peu plus en détails sur cette mise en tourisme et ces implications à travers certaines données empiriques récoltées sur le terrain lors de l'été 2010.

¹ En l'occurrence, le Cambodge, le Vietnam, la Pologne, la Lituanie, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie et la Serbie.

² Dans le cas de Sarajevo, il n'existe toujours pas de consensus sur les dates exactes liées au début et à la fin du siège, qui se situe entre le mois d'avril 1992 et le mois de février 1996. Concernant le siège de Vukovar, il a débuté le 25 août 1991 pour se terminer le 18 novembre de la même année. Les deux villes ont été assiégées par les forces serbes qui ont ensuite occupé Vukovar et sa région jusqu'en 1998. Dans le cas de Sarajevo, la fin du siège a marqué la fin du conflit, suite aux accords de Dayton signés le 14 décembre 1995 aux Etats-Unis.

³ Voir par exemple, *Harrison Flowers, Welcome to Sarajevo, Le cercle parfait, Sarajevo mon amour*, ou encore *The Hunting party*.

SUR LES TRACES DE L'HORREUR

«You see smiling people, nice dresses, happy foreigners. It's good... But now you are going to see the bad side of Sarajevo. Places that are not in the map. Places that are not recommended. Places that are covered.» (juillet 2010)

C'est sur ces mots que Zijad Jusufovic, guide indépendant de Sarajevo, introduit la visite qui va m'emmener à travers les ruines de la dernière guerre. Dans cette ville, différents tours sont offerts aux visiteurs souhaitant se rendre sur les lieux du conflit. Le *Time of Misfortune Tour*, organisé par l'Office du tourisme du canton de Sarajevo, propose tout d'abord une brève visite de la ville en minibus suivant les traces de la guerre. L'intinéraire se termine ensuite dans le tunnel, transformé depuis une dizaine d'années en musée, qui constituait à l'époque le seul lien entre la cité assiégée et le monde extérieur. Ces tours comprennent une demi-douzaine de participants et sont en général conduits par des étudiants, qui n'étaient souvent pas présents durant la guerre mais ont l'avantage d'avoir passé leurs années d'exil à l'étranger et donc de maîtriser une ou plusieurs langues leur permettant ainsi d'interagir avec des touristes. Le *Mission Impossible Tour*, organisé de manière indépendante par Zijad Jusufovic⁴, propose, lui, un panorama plus large des sites en lien avec le conflit, ajoutant au programme des lieux tels que les ruines du monument anti-fasciste, le marché des *moudjahiddines* et les vestiges de la piste de bobsleigh datant des Jeux olympiques de 1984. Ce guide, qui se présente comme étant le premier légitimé de manière officielle dans la période post-conflit, insiste sur l'impartialité de son discours, sur la véracité de ses propos – issus de nombreuses enquêtes réalisées par ses soins dans les années d'après-guerre – ainsi que sur la nature unique de ce qu'il va présenter. Il n'hésite pas à remettre en question des informations fournies par les guides de l'Office du tourisme, se prévalant d'une certaine liberté de parole, à la différence d'acteurs moins indépendants:

«My presentation is little bit different... They [les guides de l'Office du tourisme] speak to much... There is to much information without big possibility to memorize... to rememorize. And nobody will mention black market for

instance... and the other tunnel they started to build very close to this tunnel for cars... nobody will mention it.» (juillet 2010)

Après ces exemples liés au cas de Sarajevo, il serait intéressant d'observer aussi cette pratique de l'autre côté de la frontière, plus précisément à Vukovar en Croatie. Comme il a été formulé plus haut, ces lieux comportent certaines caractéristiques communes et il est possible pour les touristes de visiter les traces de la guerre dans les deux villes. A Vukovar, Zoran Sesto, ancien soldat de l'armée croate, et Zrinka Sesto, réfugiée à Zagreb pendant le conflit, ont monté une agence – *Danubium Tours* – et proposent le *Soldier's Trail*, qui emmène les touristes sur les stigmates du siège. Les hauts lieux de la visite sont l'hôpital, dernier rempart de la résistance avant la chute de la ville, et la ferme d'Ovcara, théâtre du massacre de plus de 200 civils dont un mémorial et un musée évoquent aujourd'hui le souvenir. Ces sites sont les principaux motifs de visite des touristes qui se rendent dans cette ville croate, comme le souligne une employée de l'Office du tourisme: «We got mainly daily tourism. Nine out of ten are coming for those memorials... to do what we stupidly call «war tours».» (août 2010)

DES MÉMORIAUX PRIVÉS POUR DES VOIX SILENCIEUSES

Comme je l'ai mentionné plus haut, les deux villes connaissent une fracture sociale et politique, source de blocages pour de nombreux projets de reconstruction. Cette fracture pourrait être illustrée à Sarajevo par le cas d'un téléphérique, très populaire avant la guerre et détruit lors du conflit. Actuellement le principal frein à sa reconstruction est dû à son parcours: départ dans la Fédération de Bosnie-Herzégovine et arrivée en République Serbe. Ainsi, aucune des deux entités n'est prête à collaborer et à s'engager dans la reconstruction de ce téléphérique. Un autre exemple peut être mis en évidence à travers le monument anti-fasciste édifié par le maréchal Tito après la Seconde Guerre mondiale et détruit lors de la guerre des Balkans. Ce site était doté d'une grande notoriété avant les années 1990, que ce soit à travers les courses d'écoles effectuées par les écoliers yougoslaves ou encore à travers les visites de nombreux chefs d'Etat. Après les accords de Dayton⁵, une frontière divisant

⁴ Zijad Jusufovic serait le premier guide à avoir reçu une carte du Ministère du tourisme, légitimant son activité professionnelle. Toujours est-il qu'il gère l'organisation des ces tours de manière indépendante, organisant lui-même le parcours, la conduite, la publicité des différents tours qu'il propose. Le soutien que lui accorde l'office du tourisme se limite à la possibilité qui lui a été donnée de placer ses prospectus sur le comptoir. Et encore selon ces propres dires, cela n'est pas toujours acquis.

⁵ Les accords de Dayton ont été signés le 14 décembre 1995 sur la base de Wright-Patterson, dans l'Ohio, par les présidents serbe (Milosevic), bosniaque (Izetbegovic) et croate (Tudman). Ils ont officiellement mis fin aux combats en Bosnie-Herzégovine, partageant le pays en deux entités et déployant une force multinationale de paix, nommée *Implementation Force*.

les entités citées plus haut a été tracée et celle-ci, dans une volonté d'équité, partage le monument antifasciste entre les communautés, avec comme résultat un statut quo pour tout projet de rénovation, comme le constate Zijad Jusufovic:

«Dayton agreement put the border here, just to allow to give chances to both sides if they wanted... It means if they wanted... No problems! They could have the border 15 meters away and it would have been only to Federation... But no! They wanted to give chances to both sides. [...] And this is the result... Today here are the needles of the narco users, condoms of the fuckers... Mafia meeting, a safe place for narco dealers. [...] And now you can't find this place on any map.»

Il semble donc que l'avenir de ces sites soit déterminé par différentes forces dépassant les seuls critères techniques ou financiers. Les blocages politiques dus à un contexte post-conflit encore brûlant sont des facteurs incontournables pour comprendre les dynamiques qui guident les processus de reconversion de certains sites. Sur la base de ces observations, pourrions-nous alors avancer que des projets indépendants – voire familiaux –, à l'image du tunnel ou des tours opérateurs privés cités plus haut, seraient plus aptes à contourner ces barrières politiques et bureaucratiques? De plus, ces différents projets pourraient-ils être considérés comme des vecteurs d'expression alternatifs pour des voix silencieuses ou marginales?

Le tunnel de Sarajevo et son musée décrit précédemment et conçu de manière totalement privée et familiale semble représenter un exemple intéressant pour aborder ce questionnement. Tumarkin (2005: 208) décrit ce tunnel non seulement comme un musée privé, mais aussi comme un «mémorial privé» (*private memorial*). Cette qualification de «mémorial privé» m'a été en partie confirmée par les propos de Byro Kollar, créateur et propriétaire de l'établissement à l'entrée du tunnel qui abrite maintenant le musée:

«The problem is the different influences of different politics... of Croats, Serbs, others... If the official government had done it [le Musée du Tunnel], maybe Serbs and Croats would react differently. But now it's private!» (juillet 2010)

Il ajoute même, faisant allusion au discours d'ouverture du quinzième anniversaire du musée:

⁶ Le concept de *gentrification*, issu du domaine de la géographie, correspond à l'appropriation sociale et économique d'une zone par des classes aisées, augmentant les valeurs immobilières et déplaçant les habitants plus démunis en périphérie (Smith et Williams 1988). Edkins (2003) s'approprie ce concept en l'adaptant à la notion de trauma. Ce n'est plus une zone ou un lieu - mais un trauma - qui est approprié par des acteurs de pouvoir, principalement représentés dans sa réflexion par des détenteurs du pouvoir politique. Elle propose en opposition une approche du trauma par la notion d'*encerclement* qui correspond selon elle à une appropriation plus collective et démocratique de ce trauma.

«I don't like everybody to talk about the tunnel. Some politicians tried to use it for their own publicity. I will not allow politicians to do the discourse; it will be one of the best students who will read it.» (idem)

Ainsi, ce musée, et les différentes initiatives citées plus haut, pourraient-ils être vus comme une sorte de défi à la représentation du trauma par le pouvoir en place? Suivant cette idée, il serait intéressant d'introduire les notions de *gentrification* et d'*encerclement* (*encirclement*)⁶ que Jenny Edkins (2003: 15) présente comme deux façons distinctes de gérer un trauma:

«We cannot try to address the trauma directly without risking its gentrification [...] Memory and forgetting are crucial, both in contesting the depoliticisation that goes under the name of politics, and in keeping open a space for a genuine political challenge by encircling the trauma rather than attempting to gentrify it.»

D'un autre côté, la mise en tourisme de sites traumatisés, particulièrement par des organismes privés, pose la question de leur banalisation et de leur détachement historique, comme l'avance Christina Schwenkel (2009: 97) au sujet du Vietnam:

«Despite government efforts to retain its historical and commemorative significance, Vietnamese youth, in particular, have transformed the Cu Chi Tunnels into a site of entertainment that is largely detached from the war.»

Selon elle, la façon dont ce site est vécu, principalement par la jeunesse vietnamienne, génère des fonctions anti-mémorielles qui suggèrent un détachement et une distance de l'histoire traumatique de la nation. On peut aussi se poser la question, comme le fait Paul Williams, du statut des ces sites, entre musées et mémoriaux. Williams (2007: 8) entend démontrer que la différence traditionnelle entre les deux est le plus souvent floue même si «A memorial is seen to be, if not apolitical, at least safe in the refuge of history. [...] A historical museum, by contrast, is presumed to be concerned with interpretation, contextualization, and critique».

Comme il a été dit, cette étude s'inscrit dans un champ de recherche encore émergent et les concepts et définitions qui lui sont associés demandent encore à être précise-

sés. Selon la littérature existante, la mise en tourisme de sites marqués par une guerre est souvent problématisée à travers la notion de *Dark tourism* (Lennon et Foley 2000; Stone 2006), voire celle de *Thanatourism* (Seaton 1996), de la même manière que des sites liés à une catastrophe naturelle ou à un acte de terrorisme. Ces auteurs sont souvent des représentants d'un champ certes original, mais principalement issu du milieu académique anglo-saxon et provenant d'abord des secteurs de l'hôtellerie, de la gestion ou du marketing. La plupart d'entre eux s'en tiennent à des définitions limitées et des typologies rigides, souvent déconnectées de la réalité, issues d'analyses principalement quantitatives. Stone (1996: 151) par exemple tente de mettre en évidence les différentes nuances que peut prendre le «dark» sur un spectre allant de «darkest» à «lightest». Selon lui, le site d'Auschwitz serait ainsi bien plus sombre que le musée de l'Holocauste à Washington DC, plus déconnecté du génocide. Stone définit ainsi différentes catégories qu'il place sur un spectre allant du plus obscur au plus clair. Les différentes nuances de ce continuum sont déterminées par des dimensions telles que le loisir et l'éducation, l'authenticité, la location, la distance chronologique, ou encore le degré de mise en tourisme. Pour une compréhension des dynamiques qui guident la mise en tourisme de ces sites traumatisés, qui va bien au-delà du simple attrait et de l'exploitation du macabre comme l'implique la définition de *dark tourism*, il convient de mener des études plus qualitatives et surtout d'adopter une approche plus holistique et interdisciplinaire, afin de suivre une réflexion qui dépasse le seul secteur de l'industrie touristique et les propos sensationnalistes de certains médias. Comme il a été démontré, les implications politiques et sociales en lien avec la mise en tourisme de ces sites sont déterminantes pour une bonne compréhension de cette problématique. La remarque de Williams citée plus haut sur la difficulté de différencier mémoriaux et musées, démontre bien les ambiguïtés d'une démarche visant à placer de tels sites, comme le tunnel de Sarajevo, dans des catégories bien définies, comme l'illustrent les perspectives défendues par certains chercheurs cités plus hauts.

BIBLIOGRAPHIE

- ASHWORTH Gregory
2007. «In search of place-identity dividend», in: John EYLES et al. (Eds), *Sense of Place, Health and Quality of Life*, p. 185-195. Canada: Ashgate's Geographies of Health series.
- EDKINS Jenny
2003. *Trauma and the Memory of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LENNON John, FOLEY Malcom
2000. *Dark Tourism. The Attraction of Death and Disaster*. Londres / New York: Continuum.
- SCHWENKEL Christina
2009. *The American War in Contemporary Vietnam: Transnational Remembrance and Representation*. Bloomington: Indiana University Press.
- SEATON Tony A. V.
1996. «Guided by the dark: From thanatopsis to thanatourism». *International Journal of Heritage Studies* 2: 234-244.
- SMITH Neil, WILLIAMS Peter
1988. *Gentrification of the City*. Boston / Londres: Unwin Hyman.
- STONE Philip R.
2006. «A dark tourism spectrum: Towards a typology of death and macabre related tourists and sites, attraction and exhibitions». *Tourism: An Interdisciplinary International Journal* 52: 145-160.
- TUMARKIN Maria
2005. *Traumascapes: The Power and Fate of Places Transformed by Tragedy*. Victoria: Melbourne University Press.
- WILLIAMS Paul
2007. *Memorial Museums: The Global Rush to Commemorate Atrocities*. Oxford / New York: Berg.

AUTEUR

Patrick Naef est doctorant et assistant de recherche et d'enseignement dans le groupe d'écologie humaine de l'Institut des sciences de l'environnement (Université de Genève). Il travaille sur une thèse pour le département de géographie. Cette recherche vise à mettre en évidence les processus de patrimonialisation de sites marqués par un conflit armé récent dans les villes de Sarajevo (Bosnie-Herzégovine) et Vukovar (Croatie).

Groupe d'écologie humaine, Institut des sciences de l'environnement (ISE), Université de Genève, Route de Drize 7, 1227 Carouge
patrick.naef@unige.ch